

noncé ce mot et celle d'autrefois ! Jadis son accent était rude et dur ; maintenant il tremblait de tendresse

—Ma mère ! répéta-t-il en ployant le genou.

Et Madeleine ne pouvait le bénir, et, dans la joie qui la suffoquait, elle restait incapable de prononcer une seule parole. Ses regards seuls exprimaient une joie indicible, et de grosses larmes roulaient sur ses joues ridées.

Son fils était là, pleurant à ses pieds, revenu au repentir comme à l'amour. Il arrivait pour lui donner cette joie suprême de réconciliation avant la mort. Tant de fois elle avait imploré de Dieu cette grâce, qu'elle avait longtemps cru en être un jour exaucée.

Depuis, une mort partielle l'avait prise, anéantie, supprimée. Son cœur, qui battait avec la même puissance de tendresse que jadis, et son regard, dans lequel se traduisaient les ferveurs de son âme, permettaient seuls de la croire vivante

Souvent, tandis que son regard fixait l'image du Sauveur tombant sous le poids de sa croix, elle s'était demandé si elle aussi ne porterait point son fardeau jusqu'à la tombe ; mais elle ne s'était pas révoltée devant le Maître divin : elle courbait la tête et acceptait son martyre.

Le Sauveur avait eu pitié de cette mère douloureuse, et avant l'heure suprême, il lui renvoyait l'enfant prodigue, l'oublieux qui jamais n'avait été oublié.

—Oui, c'est moi, murmura-t-il d'une voix étouffée, moi qui ai voulu te revoir et te demander pardon. Depuis le grand malheur, j'ai voyagé, me cachant au milieu d'une troupe de romanichels ; mais je ne volais pas, je chassais, voilà tout. Et quand je songeais à toi, vrai ! le cœur me sautait dans la poitrine ; j'avais honte de moi, peur du châtement de Dieu. Je ne sais pas si le regret qui me déchirait l'âme s'appelle le repentir, mais pendant des nuits je revoyais Jean Tournil, la poitrine trouée, tombant sur l'herbe de la clairière qu'il rougissait de son sang. . . . A la fin, je n'y ai plus tenu, j'ai quitté la bande, et me voici. . . . j'espère que nul ne m'a vu et surtout reconnu : mais, au prix même de ma liberté, je ne regretterais point d'être accouru vers toi pour te dire : Je te jure de ne plus jamais faire le mal, et même si tu le veux, de renoncer au braconnage. . . . Oh ! pauvre vieille mère ! je te retrouve faible, immobile, demi-morte, toi qui travaillais avec tant de courage, toi qui ne laissais pas écouler un jour sans labeur ; et c'est moi qui t'ai réduite à cette misère de devoir ton pain à la veuve de Jean Tournil ; mais sois contente ; autant que j'ai pu, j'ai payé ma dette. . . . J'ai protégé l'enfant en souvenir du père. Le chasseur qui le défendait contre les brutalités des romanichels, c'était moi, Loup-Cervier, l'assassin du garde-chasse.

Un soupir pressa les lèvres de la mourante, et son regard s'arrêta sur Mathieu avec une expression de joie ardente.

Il avait commencé son évocation.

Pendant longtemps encore le vagabond parla à voix basse, d'une façon à la fois éloquente et sauvage. Il épanchait, durant cette heure suprême qui serait sans doute la dernière pendant laquelle il lui serait permis de raconter ses secrets et de dévoiler ses pensées, tout ce qu'il avait enduré pendant de longues années, tandis que son souvenir se reportait vers la mère douloureuse. Et souvent il s'interrompait pour baiser le front immobile, les mains froides de la paralytique, et des sanglots s'étouffaient dans sa poitrine, remuant un autre cœur jusqu'au fond.

Madeline entendait, comprenait, Madeleine ne quittait pas des yeux l'enfant retrouvé qu'elle savait bien ne pouvoir garder près d'elle. L'ardente tendresse maternelle restée inassouvie dans son cœur débordait pendant cette minute suprême. Ce qui ajoutait encore à sa joie de revoir Mathieu, c'était de l'entendre parler de repentir, de savoir qu'il regrettait amèrement le crime commis, de comprendre qu'un dernier effort le jetterait devant la croix, aux pieds du prêtre.

Et lui, devant ce qui se passait dans cette âme, rien qu'à voir les yeux qui se fixaient sur lui, se sentait pénétré d'une douleur croissante et d'un amour filial qui le régénérait.

Soudain, un coup presque rude fut frappé à la porte de la salle ; en même temps un bruit de piétinements se fit dans le jardin, tout près de la croisée par laquelle Cervier était passé ; Mathieu cessa son refrain bohème, et deux hommes entrèrent chez la veuve.

Un instinct secret avertit la paralytique qu'un danger survenait pour Mathieu ; elle fit une tentative inutile pour soulever ses bras, et ses prunelles s'emplirent d'une expression d'épouvante dont son fils comprit le sens.

Appuyant un doigt sur sa bouche, il quitta le lit de Madeleine et se rapprocha de la porte sous laquelle passait une raie lumineuse.

La pensée qui venait de traverser l'esprit de la vieille femme lui venait en même temps : quelque chose d'imprévu le menaçait ; ou plutôt, pour lui, rien n'était imprévu ; en revenant dans ce village, il savait bien à quels risques il s'exposait ; il avait voulu les courir, afin d'apporter à sa mère une dernière joie ; peut-être allait-il, dans quelques instants, payer la dette du sang versé.

Au bruit que firent en entrant les nouveaux venus, Catherine et ses enfants levèrent la tête.

—Tiens, fit-elle avec un sourire tranquille, c'est vous, M. Jansôme, et vous aussi, père Sabretache ?

—Nous-mêmes, évidemment, répondit le brigadier en tordant sa moustache.

—Et que venez-vous faire de notre côté, car, quelque plaisir que j'aie à vous voir, je ne pense pas que vous soyez venus dans l'unique but de me rendre visite ?

—Vous êtes perspicace, Mme Catherine, et superlativement, j'ose le dire. Une affaire nous amène ici ce soir, une affaire qui nous tient à cœur autant qu'à vous.

—Je ne comprends pas, répliqua la veuve.

—Pardonnez-moi si je touche une blessure mal fermée. . . . Il le faut, voyez-vous. . . . D'ailleurs, j'apporte un baume pour cette plaie. Je vous ai entendue autrefois parler de la joie que vous auriez si Loup-Cervier tombait entre les mains de la justice. . . .

—Eh bien ?

—Nous sommes sur la piste.

—Mathieu est revenu dans le pays ?

—Il a eu cette audace.

—Vous l'avez vu ?

—Vu, non ; mais Poinçonnet, vous savez, le petit Poinçonnet, a fait pendant la journée une débauche de promenade. . . . Au moment où l'orage éclatait, il s'était réfugié dans l'ancienne mesure de la mère Madeleine ; elle se trouvait déjà occupée par une sorte de mendiant qui l'a longuement questionné sur Madeleine et sur vous. . . . Le petit, à qui le vagabond inspirait une médiocre confiance, l'a quitté pour rentrer à l'école, il faut le dire, sur les conseils de cet homme. . . . ; mais il a raconté cette aventure au maître d'école qui, voyant venir Sabretache, la lui a narrée, et le garde-champêtre est venu m'avertir.

—Voilà un renseignement bien vague, Jansôme. Quoi ! un mendiant parle de moi et de la pauvre infirme à un écolier faisant l'école uis-onnière, et vous en concluez que ce mendiant est Mathieu Cervier ! . . .

—Ce n'est pas tout, madame Catherine : Tâchon le bucheron, revenant de lier des fagots, a vu passer dans le bois un homme de méchante mine qu'il a cru reconnaître. La nuit venait ; sans cela, bien sûr, il ne l'eût pas quitté avant d'être fixé sur son identité.

—Mais, comme vous dites, la nuit venait et il ne l'a pas reconnu.

—Ne vous alarmez point, nous avons d'autres preuves.

—Lesquelles ? demanda froidement la veuve.

—Claudette, la mère de Poinçonnet, a envoyé l'enfant chercher du lait chez la grande Rosalie. . . . Or, Poinçonnet affirme avoir vu le mendiant franchir la brèche du petit mur joignant votre jardin.

—On ne peut rien prendre chez moi, Jansôme, je suis toujours pauvre

Elle se leva et se mit à ranger du linge dans une corbeille, après avoir regardé l'horloge.

—Il se peut que Mathieu ne songe pas à vous voler.

—Que viendrait-il faire ici ?

—Voir sa mère ! répondit le brigadier en se levant.

—Sa mère ! . . .

Catherine fit un effort et ajouta :

—Vous savez bien que Mathieu est un mauvais fils !

—Enfin, madame Catherine, puisqu'il faut tout vous dire, mon camarade monte la garde sous les fenêtres de la paralytique, et quatre braves garçons veillent, les uns dans le jardin, les autres dans la cour.

Le cœur de Catherine battit à se rompre.

—Mathieu ici, fit-elle, Mathieu dans cette maison ! . . .

—Oui, Mathieu, l'assassin de Jean ! . . .

—Et vous voulez. . . .

—Visiter votre maison pour voir s'il n'y est point caché.

—Ce serait vraiment trop d'audace !

—Je le sais ; je me souviens du serment que vous fîtes le jour où fut inhumé le pauvre Jean. Vous avez juré de poursuivre l'assassin, d'aider à la tâche de la justice et de vous associer à nous ; peut-être allez-vous voir exaucer votre vœu. . . . peut-être Mathieu Cervier est-il ici. . . .

Claudin, pâle comme un mort, s'avança de deux pas vers sa mère. Il avait les mains jointes, le regard fixe, les lèvres entr'ouvertes pour une prière qu'il n'osait formuler.

De son côté, Mathieu s'était levé.

—Eh bien, messieurs les gendarmes, dit-elle, visitez la chambre des deux fillettes, le caveau et le fournil, vous entrerez ensuite dans les diverses chambre de la maison.

Toutes les portes vous sont ouvertes, ajouta Catherine.

Rapidement la veuve se rapprocha de la petite chambre de la malade contre laquelle, depuis le commencement de cette scène, Mathieu était demeuré l'oreille collée au trou de la serrure, écoutant l'entretien dont dépendait sa vie.

RAOUL DE NAVERY

A suivre